

Miguel Angel Asturias

Poèmes
indiens



Préface de Claude Couffon
Traduction de Claude Couffon
et René-L.-F. Durand

nrf

Poésie / Gallimard

COLLECTION POÉSIE

MIGUEL ANGEL ASTURIAS

Poèmes indiens

Messages indiens
Claireveillée de printemps
Le Grand Diseur

*Préface de Claude Couffon
Traduction de Claude Couffon
et René-L.-F. Durand*

nrf

GALLIMARD

© *Herederos de Miguel Angel Asturias.*
© *Éditions Gallimard,*
1965, pour la traduction française de Claireveillée de printemps,
1990, pour la traduction française de Messages indiens
et Coexistence poétique,
ainsi que pour la préface, la chronologie et la bibliographie.
© *Les Éditeurs Français Réunis (Messidor), 1975,*
pour la traduction française du Grand Diseur.

MIGUEL ANGEL ASTURIAS
OU
LE DOUBLE SANG D'UN POÈTE

Seize ans après sa mort, son visage brun aux traits épais de Maya nous reste familier et son rire sonore continue de tomber en cascade chaleureuse dans nos oreilles. L'œuvre romanesque n'a pas connu non plus de purgatoire. Les Légendes du Guatemala, Monsieur le Président, Hommes de maïs, Une certaine maîtresse figurent en bonne place dans les collections de poche.

Mais Asturias poète demeure plus confidentiel. Avec, si l'on peut dire, sa complicité, car n'avouait-il pas lui-même : « J'ai commencé par écrire des vers, non de la prose. En 1918, j'écrivais déjà des vers. Mais alors je n'ai rien publié. Je ne me considère pas comme un des meilleurs poètes de ma génération, qui fut remarquable, pour ce qui concerne la poésie au Guatemala, bien que beaucoup de ses représentants se soient perdus en route, morts ou ayant cessé d'écrire. Alors je me suis tourné vers la prose. J'ai continué à faire des vers, mais je les ai gardés pour moi : c'était quelque chose de personnel, d'intime¹. »

L'affirmation n'est pas entièrement exacte. En

1. Luis Harss et Barbara Dohmann, *Portraits et propos*, Gallimard, Paris, 1970.

1918, Asturias avait déjà présenté quelques sonnets dans les journaux *La Opinión* et *La Campaña*. Deux ans plus tard, il collaborait à la jeune revue *Cultura* avec ses amis, les poètes de la « génération de 1920 », ainsi appelés en raison de leur action décisive dans la chute du dictateur Manuel Estrada Cabrera, le 15 avril, après deux décennies de terreur et d'assassinats. Dans *Cultura*, les poèmes écrits à la manière des grands classiques espagnols alternaient avec des textes d'avant-garde où l'on s'inspirait des écoles à la mode. « Des exercices, des jeux littéraires », me dira plus tard Asturias¹. Mais surtout on y imitait José Santos Chocano, l'aventurier péruvien des lettres, qui avait vécu la Révolution mexicaine, tour à tour compagnon de Francisco I. Madero, de Venustiano Carranza et de Pancho Villa, avant de se mettre plus fâcheusement au service d'Estrada Cabrera. Ces « princes déconcertants et tolérants », comme les baptisait Santos Chocano, fustigeaient, certes, cette regrettable attitude politique mais ne pouvaient s'empêcher d'admirer le poète célèbre d'Alma América (Ame d'Amérique), qui chantait si fort et si vrai « l'Amérique, autochtone et sauvage » en revendiquant son ascendance indienne. En effet, avec Santos Chocano, le problème indien est posé : l'Indien est un dépossédé de son histoire et de sa culture, un miséreux qui trime sur une terre qu'on lui a arrachée, mais dont la mystérieuse impassibilité n'est pas une « vile résignation » ; il attend l'heure où on lui rendra ses droits séculaires et où de grands écrivains — parmi eux, Asturias — révéleront la grandeur de son passé et la beauté de ses traditions.

1. Claude Couffon, *Miguel Angel Asturias*, Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », Paris, 1970.

La première publication poétique de Miguel Angel Asturias fut une mince plaquette carrée de vingt-huit pages intitulée Rayito de Estrella (Rai d'Etoile). Elle fut éditée hors commerce à Paris, où l'auteur séjournait depuis 1925. On sait qu' Asturias suivait au Collège de France les conférences que le docteur Joseph-Louis Capitan consacrait aux civilisations précolombiennes disparues. A l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, il participait au séminaire sur les religions et les mythes de l'Amérique latine que dirigeait Georges Raynaud, dont il traduisit en espagnol, avec son ami mexicain José María González de Mendoza les rigoureuses versions françaises du Popol Vuh (1927) et des Annales des Xahil (1928). Le soir, dans la chambre de son petit hôtel proche de la Sorbonne, il écrivait, dans la nostalgie de son pays natal, ses Légendes du Guatemala et les nombreux articles et contes qu'il envoyait à El Imparcial, au Guatemala¹.

Rai d'Etoile ouvre un bref sentier poétique qui sera poursuivi avec Emulo Lipolidón (1935), Alclasán (1940) et s'achèvera avec El Rey de la altanería (Le Roi du haut vol, 1948). Pour ces textes originaux que leur fulguration verbale fait échapper à toute classification de genre, Asturias inventa le néologisme fantomima (fantomime), créé à partir de deux termes espagnols significatifs : fantasía (fantaisie, imagination) et pantomima (pantomime). Tentant de définir Rai d'Etoile, cette fête des mots autour d'une légende indienne, Carlos Samayoa Aguilar constatait dans El

1. Voir Miguel Angel Asturias, *Novelas y cuentos de juventud*, Paris, 1971 ; et Miguel Angel Asturias, *París 1924-1933, Periodismo y creación literaria*, 1988.

Imparcial, le 14 janvier 1930 : « Ce n'est pas de la poésie, ni de la prose ; ce n'est pas un poème, ce n'est pas du théâtre, bien que cela soit écrit sous la forme d'une farce scénique ; ce n'est pas une fable ; ce n'est pas un livre sérieux ; ce n'est pas une plaisanterie ; et c'est un peu tout cela à la fois. » C'est, en tout cas, on l'a justement noté, une poésie « écrite principalement pour l'oreille, pleine d'effets sonores extravagants et de feux d'artifice d'images » qui « nous révèlent un Asturias mélodieux dont les couplets sonores reflètent les préoccupations verbales de l'époque de Joyce, de Fargue et de Gertrude Stein¹. »

S'il ne publiait pas, Asturias écrivait alors des poèmes qui devaient constituer plus tard, en 1949, les deux premières parties de son livre *Tempe d'alouette*². Beaucoup furent la conséquence imprévue de son adhésion, en 1925, à l'association Presse Latine, récemment créée à Paris par le journaliste belge Maurice de Waleffe. Dans l'esprit de son fondateur, Presse Latine devait être une organisation de défense de la latinité à travers l'action et les écrits des journalistes et intellectuels des pays latins. Un congrès annuel, réuni dans l'une ou l'autre des capitales des nations concernées, permettrait de resserrer les liens unissant ses membres et de mieux connaître les peuples et les pays auxquels ils appartenaient. Dans les faits, patronnée par les Etats ou des chefs politiques influents et certaines agences de voyage, Presse Latine servit

1. Luis Harss et Barbara Dohmann, *op. cit.*

2. *Sien de alondra*, éd. Argos, Buenos Aires. Le titre était emprunté au poète et essayiste mexicain Alfonso Reyes qui écrit le prologue : « Entre-temps, voici que monte la flèche poétique pointée vers la tempe de l'alouette. Le jour se lève au milieu de frileuses pénombres et le trille commence. »

surtout les intérêts de ceux qui la finançaient en promouvant en particulier par la presse le tourisme naissant. Pour le jeune Asturias, plutôt pauvre, Presse Latine eut au moins le mérite de lui faire découvrir l'Europe à travers de somptueuses croisières ou excursions en trains et voitures de luxe. De 1925 à 1932, ces congrès l'entraînèrent successivement avec une poignée de compagnons privilégiés en Italie, à Florence, à Rome, à Venise et sur les lacs ; en Belgique, à Liège et à Bruges ; en Roumanie, à Bucarest, sur le Danube, puis jusqu'à Belgrade, en Yougoslavie ; en Grèce, à Athènes, depuis Brindisi ; en Egypte, à Alexandrie, au Caire et dans la Vallée des Rois, puis en Terre Sainte, à Jérusalem, au bord du Jourdain, sur le lac de Tibériade, à Damas, Baalbek et Beyrouth ; en 1928, les congressistes, parmi lesquels Robert Desnos, voguaient vers Cuba et les Caraïbes¹... »

Les poèmes écrits durant ces voyages sont des compositions impressionnistes, le poète fixant par la métaphore le paysage ou l'homme surpris dans la lumière diurne ou nocturne, ou l'émotion du moment. Les mots chantent allègres ce que l'œil observe à Athènes

Déesse aux vertes vagues dans les yeux

ou devant les collines et la blancheur du Pirée, quand il ne s'arrête pas sur les mendiants de Jérusalem, les foules sectaires du Saint-Sépulcre, la clarté désertique

1. On consultera avec intérêt sur cette époque le livre de Marc Cheymol, *Miguel Angel Asturias dans le Paris des Années Folles*, Grenoble, 1987.

de la mosquée d'Omar, l'immensité bleue du lac de Tibériade où

les barques dansent comme des dents déchaussées
sur les vieilles gencives de Capharnaüm.

*Sans oublier la mer et les ports, symboles du voyage,
et les marins et les filles, leurs protagonistes habituels :*

Vénus surgit des petits miroirs
des matelots ivres...

Le ventre des filles de joie
est rempli d'étoiles de mer ;
le duvet de leur sexe est blond
comme le tabac des pipes.

Vénus surgit des petits miroirs
des matelots ivres...

Un voyage sur les seins
de la femme aimée...
Il y a plus d'eau que de terre
et d'eau douce sur l'écume de la mer...

Vénus surgit des petits miroirs
des matelots ivres...

*L'exaltation qui anime les poèmes de voyages, la
célébration d'un passé qui transparait dans l'architec-
ture ou les ruines contemplées, le rappel des vieux
mythes grecs et latins, semblent prouver qu'Asturias
découvrit à l'époque une réalité qu'il ne faisait
jusqu'alors que pressentir. Hanté, comme il le sera
toujours, par la recherche de l'identité profonde, il vit
se dénuder sous ses yeux l'une des deux racines de son*

métissage : la racine européenne. La racine européenne, avec sa sève lointaine et mystérieuse qui se mêlait à celle, familière, de la racine indienne, visible, elle, depuis sa naissance. A l'époque, le sang européen d'Asturias court dans ses poèmes ; le sang indien coule dans sa prose, notamment les Légendes du Guatemala, créées dans le même temps.

Cette révélation influença-t-elle l'écriture du poète ? Elle le maintint assurément à l'écart de toutes les écoles. Malgré ses amitiés surréalistes, Asturias ne participa pas à l'expérience. Les recherches théoriques dans l'expression poétique ne semblent pas retenir son attention. Ce novateur dans la prose se contente, dans le poème, des formes traditionnelles et même cultive, avec une foi inébranlable, le sonnet¹. C'est d'ailleurs dans un sonnet adressé à quelque patiente compagne qu'il défend sa vocation de globe-trotter humaniste :

Si je m'en vais mon âme reste, tu sais bien
qu'il est des âmes qui s'en vont tels les oiseaux
en laissant là leur nid, et dans ce nid la vie
qui ne peut s'oublier, celle de leurs entrailles.

Le vent qui m'apporta, le même qui m'emporte
devra me ramener. Et ton rire nouveau
sera comme l'aimant attirant mon retour.
Oh ! comme il sera doux alors de t'embrasser.

Amie, ô mon amie, toi, ma meilleure amie,
aussi caché, aussi obscur qu'une fourmi,
je traîne mon destin pétri de transhumance

1. C'est la forme qu'il utilise dans deux plaquettes postérieures : *Exercices poétiques en forme de sonnets sur des thèmes d'Horace*, Buenos Aires, 1951, et *Sonnets d'Italie*, Milan-Varèse, 1965.

sans que la mort m'effraie, puisque mon seul désir est de venir enfin au ciel te retrouver et, comme Dante, de rester à ton côté.

(Amie, amie.)

Au mois de juillet 1933, Asturias repartait pour le Guatemala. Etant allé avec Francis de Miomandre chez Paul Valéry pour le remercier de la lettre-préface que l'auteur du Cimetière Marin lui avait adressée après la lecture des Légendes du Guatemala, il lui avait entendu dire : « Il ne faut pas rester ici. Je vous assure que vous écrivez des choses auxquelles nous, Européens, ne songeons même pas. Vous venez d'un monde qui est en formation, vous êtes un écrivain qui est en formation, votre esprit est en effervescence en même temps que la terre, les volcans, la nature. Il faut que vous retourniez vite là-bas pour que cela ne se perde pas. Sinon, vous risquez de devenir ici, à Paris, un simple imitateur, un auteur sans aucune importance¹. »

Dans ses valises, il emportait la première partie d'un conte fantastique intitulé El Alhajadito² et le manuscrit d'un roman : Monsieur le Président, lequel devait demeurer inédit jusqu'en 1946. En effet, depuis les élections de 1931, le Guatemala avait à sa tête un nouveau dictateur, Jorge Ubico. Celui-ci, allié inconditionnel des Etats-Unis et protecteur des intérêts de la United Fruit Company, avait promis de respecter les libertés politiques mais semblait peu soucieux de tenir

1. Entretien de Komnen Becirovic avec M. A. Asturias, *La Quinzaine littéraire*, n° 43, Paris, 15-31 janvier 1968.

2. Il ne le publia, retouché, qu'en 1961. Titre français : *La Flaque du Mendiant*.

ses promesses. La prudence conseilla à Miguel Angel Asturias de ne pas publier un roman aussi actuel.

Pour gagner sa vie, il se fit journaliste et fut chargé de la rédaction des éditoriaux de *El Imparcial*. En 1937, il fondait le premier journal parlé du Guatemala, *El Diario del Aire*, diffusé deux fois par jour, durant une demi-heure, sur les ondes nationales. Ce travail, qui s'acheva en 1945, lui fit oublier le silence politique, auquel le contraignait la dictature. Avec son grand refuge : la poésie, dont il faisait craquer peu à peu les moules traditionnels. Son compagnon en ces années, Jaime Díaz Rozzotto, a fort bien résumé cette attitude :

« Il avait isolé [avec ses *Légendes* et *Monsieur le Président*] la magie du mot indigène et le mécanisme abject des dictatures latino-américaines. Mais de nouveau la nuit tomba. Il invente la fantomime, il décapite les mots pour leur insuffler une vie nouvelle. Il polit, sans trêve, la phrase, le sonnet, la rime, allonge le rythme, laisse jaillir des mots libres qui répandent les lumières et les sons. La poésie fut sa caverne. Jusqu'à l'arrivée d'octobre 1944¹. »

Pendant un temps, les voyages furent oubliés au profit de la vie intérieure, du repliement qui ressuscite la religiosité de l'enfance, de l'amour qui fait retrouver le goût des joies simples, de l'enfant pour lequel on écrit des berceuses. Mais le souvenir reste fidèle à l'Europe et surtout à la France provisoirement vaincue, dont ce francophile soutient la lutte à l'extérieur. Le 14 juillet 1942, le Comité de la France Libre

1. Jaime Díaz Rozzoto, « Origine et originalité de la littérature guatémaltèque », in *Europe*, numéro spécial sur le Guatemala, septembre 1968.

distribue au Guatemala son poème Con el rehén en los dientes (Avec l'otage entre les dents) :

Je te chante, France ! près des hauts fourneaux du
tropicque
où la sueur court comme des lézards sur la peau ;
je te chante avant que tes morts ne se lèvent tran-
chants
dans la bataille somnambule de ceux qui ne sont pas
vaincus...

En juin 1944, une insurrection unissant la petite bourgeoisie, les ouvriers et les paysans chassait Jorge Ubico. La junte militaire qui lui succéda déçut vite les esprits libéraux et, le 20 octobre, un nouveau soulèvement éclatait. La démocratie ne fut rétablie qu'en 1945 avec l'élection du professeur Juan José Arévalo. Celui-ci donna au Guatemala un code du travail et prépara un projet de réforme agraire. La nouvelle orientation politique ne pouvait que séduire Asturias, alors en train de concevoir Hommes de maïs.

L'élaboration romanesque n'interrompt pas la création poétique. Mais celle-ci, peut-être sous la pression de l'événement, se fit plus foncièrement américaine, au fur et à mesure que l'intention sociale — et politique — se précisait. Asturias, plutôt que de poèmes, commence à parler de « messages ». Messages indiens fut le titre qu'il choisit pour la première traduction française d'un choix de ses poèmes, qu'il me confia en 1957¹.

En même temps que les poèmes d'inspiration indigène se multipliaient, leur tonalité évoluait.

1. Éditions Seghers, Paris, 1958.